

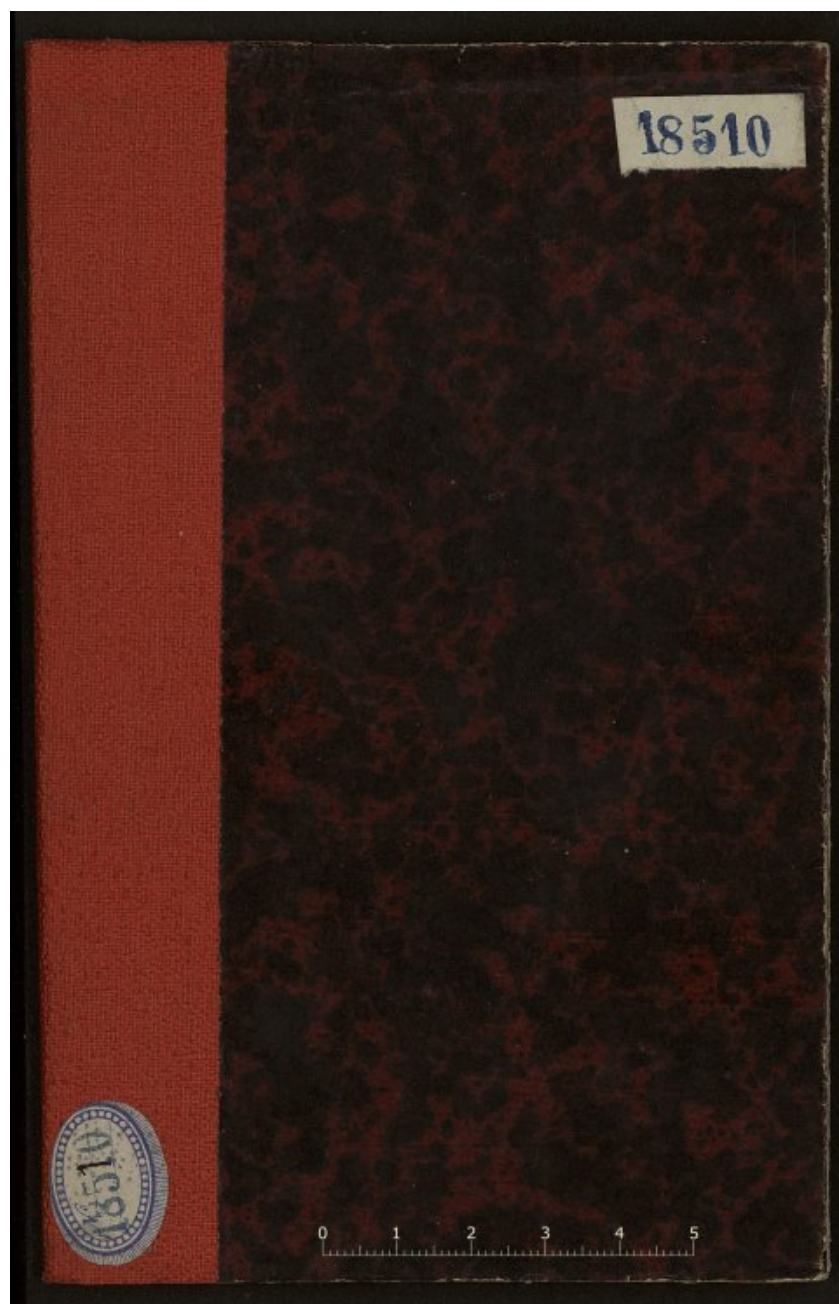
Bibliothèque numérique

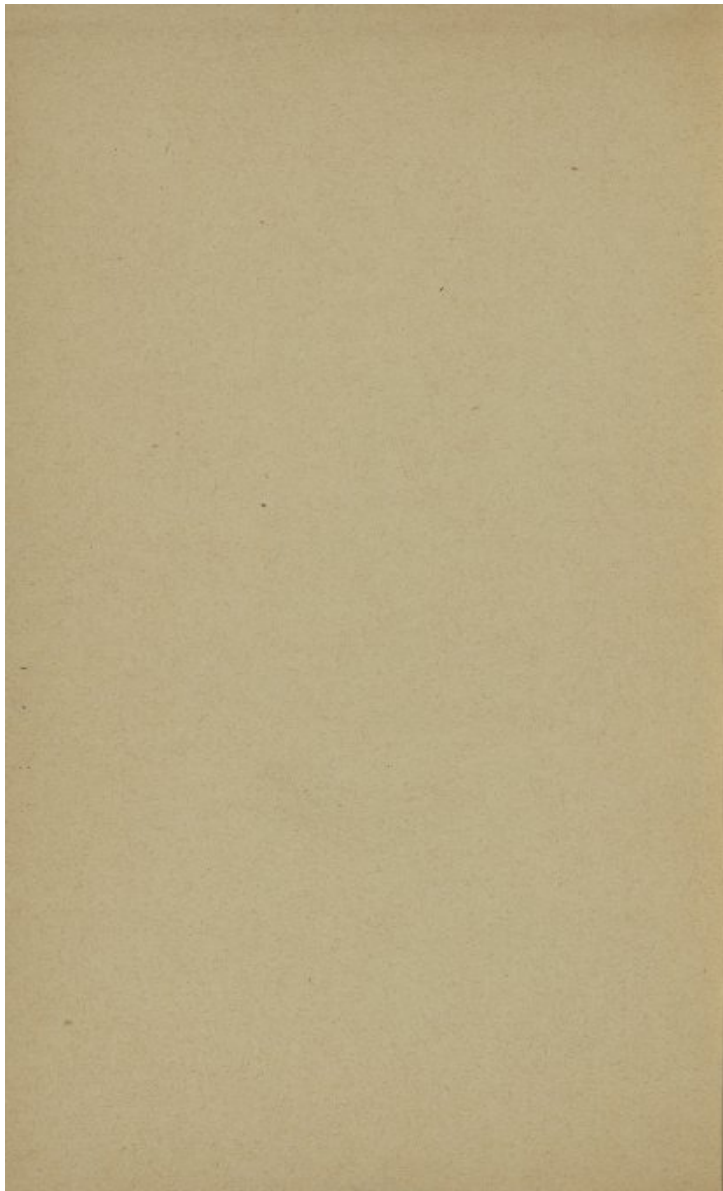
medic@

Deidier, Antoine. Lettre sur la maladie de Marseille

Marseille ? : s. n., 1721.

Cote : 18510





L E T T R E 18510
S U R L A M A L A D I E
D E M A R S E I L L E ,

Ecritte par Mr. Deidier, Professeur en Medecine
de l'Université de Montpellier ;

*A Monsieur Mangue, Conseiller du Roy, Medecin
des Armées de Sa Majesté & de l'Hôpital Royal
de Strasbourg.*

M O N S I E U R ,



Q U O Y Q U E j'aye bonne envie de satisfaire à ce que vous
me faites l'honneur de me demander, au sujet de la
maladie de Marseille, & des Remedes que j'y ay employés,
je n'oserois esperer d'y réussir selon vos souhaits. Personne
n'est mieux en état que vous, Monsieur, de developper les
causes les plus cachées des maladies ; & rien ne peut vous
échaper, de ce qui regarde l'exercice de nôtre Profession,
puisque vous êtes un des plus Habiles Praticiens du Royau-
me, dont le Merite superieur est generalement reconnu
tant à la Cour, que dans les armées du Roy, où vous avez
servi long tems avec toute la distinction possible. Je me
contenteray de vous exposer l'état de cette Ville, ce que j'y
ay vû, & la maniere dont je me suis conduit auprès des
malades. Je vous prie d'y faire vos Reflexions, & de me les
communiquer.

Marseille jouit depuis près de deux mois d'un calme
presque parfait. Le bon Ordre y est si bien rétabli, qu'il ne
paroît du tout pas que la Peste y ait été: les Habitans doivent
leur Salut à M. le Chevalier de Langeron; ce n'est que depuis
qu'il y commande, qu'on a pû commencer de porter quelque

A

Remede à un si cruel mal. je puis vous en parler aussi vray qu'un autre, puisque j'arrivay dans ce tems là, par Ordre de la Cour ; mais je ne sçauois vous dépeindre au naturel le desordre affreux , ou je trouvay cette Ville désolée. En entrant par la Porte d'Aix , avec Messieurs Chicoigneau & Verny , le coup d'œil jusqu'à la Porte de Rome , nous presenta d'abord la chose du monde la plus hideuse ; toutes les Portes des Maisons, & leurs Fenêtres étoient généralement fermées ; le Pavé étoit couvert d'un côté & d'autre de malades ou de mourants , étendus sur des Matelas sans aucun secours : on ne voyoit au milieu des Ruës , & dans tout le Cours , que des Cadavres à demy pourris , des vieilles Hardes mêlées avec la Bouë, & des Chariots conduits par des Forçats , pour enlever les morts.

Le lendemain de nôtre arrivée , M. de Soiffans , Ayde de Camp de M. le Commandant , nous conduisit au jeu de Mail & à la Charité , ou l'on avoit dessein de dresser deux Hôpitaux : nous parcourûmes ainsi la Ville d'un bout à l'autre, & nous vîmes par tout , le même spectacle. Il n'étoit pas possible de mettre le pied nulle part , sans marcher sur des morts ou sur des Lits des malades. Mgr. l'Evêque de Marseille , accompagné de son Aumônier & de quelques Religieux , couroit par tout , pour distribuer des Aumônes , & pour consoler les mourants.

Nous nous contentions pour lors de payer de beaucoup de fermeté , pour rassurer les esprits allarmés ; & nous ne pouvions donner que des Cordiaux ou faire appliquer des Emplâtres que nous portions avec nous. Accablés par le nombre des malades nous ne pouvions en suivre aucun ; mais dès que les Hôpitaux furent établis , & le gros des cadavres ensevelis , par la Diligence de Mrs. les Echevins ; l'on commença d'ouvrir les Portes des Maisons , dans lesquelles nous trouvions des familles entieres saisies du mal , de frayeur & de misere : après les avoir exhortés par nôtre exemple à se servir les uns les autres , Voicy ce que j'observay sur la nature du mal.

Régardant cette maladie du côté de ses Symptomes essentiels & distinctifs, je la définis une éruption critique de Bubons : de Parotides, de Charbons, de Pustules & d'Exanthemes : il me parut que sa maniere tenoit beaucoup de la petite Verole, en ce qu'elle étoit toujours mortelle, lorsque la Fievre qui survenoit, empêchoit les éruptions de se montrer au dehors, & les faisoit jeter sur les Visceres interieurs au lieu que les éruptions étoient salutaires, lorsqu'elles s'élevoient en dehors après la Fievre. Celle-cy m'a paru du caractère de la fievre ardente, dans les temperaments sanguins & bilieux ; elle ressembloit à la Fievre Putride ordinaire, dans les personnes d'un temperament pituiteux, au lieu qu'on pouvoit la regarder comme Maligne Pourprée, dans les temperaments melancholiques. C'est aux differents caracteres de la Fievre, que j'attribuay tous les autres Symptomes de cette maladie, qui n'en sont que des purs accidents.

Quand à sa cause prochaine & immediate; l'inspection & l'ouverture des cadavres, ne me permettent pas de douter qu'elle ne soit un veritable arrêt de Sang dans les differentes parties attaquées ; puisque les viscères se sont trouvés enflammés, ou Cangrenés, comme le sont tous les Exanthemes, les Bubons, & les Charbons qui paroissent sur la peau ; mais il est bien difficile de découvrir comment le Sang est obligé de s'arrêter. Il y a lieu de soupçonner que c'est à raison de son Epaisissement, puisque le poulx le plus élevé se trouve toujours dur, qu'il est ordinairement très foible, & très-petit, que le Sang sorti des Veines paroissoit épais, gluant, dépourvu de serosités & que les Saignées ont été souvent nuisibles. De plus j'ay remarqué quelque fois que la Maladie étoit précédée d'un grand flux d'urine fort claire & fort limpide, ce qui doit épuiser le Sang de serosités, & le laisser à sec.

Pour les causes exterieures, & occasionnelles, s'il falloir s'en tenir à la prévention publique, le Vaisseau de Capitaine Chataud venu du Levant le 25. may, auroit apporté le mal de Seyde, où le dit Capitaine avoit chargé ses marchan

difes, embalées dans un temps de Peste. Ce qui forma ce préjugé fut que les Portefaix qu'on employa pour l'ouverture de ces Bales, & quelques personnes de l'Équipage de ce Vaisseau perirent de la même maladie. Quoy que les marchandises n'ayent jamais été déchargées dans la Ville; on suppose que les petits paquets des matelots, ayant été furtivement dispersés en différents quartiers, ont répandu la Peste par tout. C'est sur ce préjugé qu'on croit que chaque malade infecte tout ce qu'il touche, principalement les habits qu'il porte, & le Lit où il a couché: aussi s'avisa-t-on dès le commencement pour calmer les Esprits, de jeter tous ces Meubles, dans les Ruës, où on a eu soin de les brûler. Il a fallu s'accomoder en cela au jugement du public, qui n'étant pas encore tout-à-fait revenu sur la Contagion de la petite Verole, ne sçauoit se défaire sitôt de sa prévention sur une maladie qui ne faisoit que de naître en ce pais, & sur laquelle on n'avoit pas eu le tems de faire d'assez longues Reflexions. Cette prevention publique obligea les habitans commodes, de s'enfuir dans leurs Bastides, ou de s'enfermer dans leurs Maisons; ils abandonnerent les Pauvres & sortirent leurs malades dans les Ruës, lorsque le bruit de la contagion fut tout-à-fait repandu.

La Difette, la cherté des Vivres, les mauvais Aliments l'Horreur, le Desordre, la Crainte & l'irregularité des saisons sont les seules causes que la Medecine doit reconnoître icy, sans qu'il soit necessaire de supposer une Semence de Peste répandue dans l'Air; on ne sçauoit disconvenir qu'elles n'ayent produit dans le Sang cette disposition, sans laquelle les Liqueurs ne sçauoient se coaguler, comme elles le font dans cette occasion. Ces causes doivent agir pour la Peste, à peu près de même que pour toutes les autres Maladies Epidemiques & Populaires. Les Nausées, les Vomissements, les Frissons, qui precedent ordinairement la fièvre de Marseille, & les gros excrements que j'ay presque toujours observé, être de couleur noire & verdâtre, ne permettent pas de douter que l'indigestion ne produise

5

l'épaississement du sang, en conséquence duquel rous les Symptomes se peuvent expliquer.

Les Signes essentiels se doivent prendre du côté des eruptions, independamment de la fièvre & de ses accidents; puisqu'un grand nombre de malades a eu la même maladie sans fièvre, comme il arrive aussi quelque fois dans la petite Verole, que nous appellons benigne: Il a donc fallu s'attacher aux symptomes essentiels, tant pour établir le Prognostic, que pour se regler dans l'administration des Remedes.

Lorsque les Eruptions étoient detournées par la fièvre, le malade perissoit malgré tous les Remedes, au lieu que ces Eruptions s'élevant, avec la fièvre, le prognostic étoit douteux, & ceux qu'on secouroit à propos guerissoient. Lorsque les Eruptions suppuoient sans fièvre, les malades ne couroient aucun danger, ils vaquoient à leurs affaires, & guerissoient par la simple diette, qui est à mon avis l'unique preservatif de cette cruelle maladie.

Tous les remedes curatifs doivent rendre à favoriser les Eruptions critiques, à peu près comme il se pratique dans la curation de la petite Verole, & de la Rougeole. La seule difference que j'y trouve se tire du côté des remedes externes on n'en employe presque point dans la petite Verole, encore moins dans la Rougeole: au lieu qu'il a fallu necessairement s'en servir dans la maladie de Marseille, parceque les bubons, & les Parotides commencent toujours par un gonflement de glandes profondes, qu'il faut attirer vers la peau: & que tous les vrayes charbons étant accompagnés, de cancrene ont besoin d'être scarifiés, mais quand aux Remedes internes je soutiens, fondé sur mes propres experiences, qu'ils doivent être icy tout-à-fait les mêmes, que dans la petite verole & qu'il faut les varier, suivant les differents accidents, qui demandent la prudence d'un Medecin experimenté.

Sans entrer dans le détail des Remedes que j'ay employez vous en jugerez, Monsieur, par mes Observations, qu'on a fait imprimer à Lyon & à Valence. Vous y trouverez la

6

maniere dont je me suis conduit, pour la curation de cette maladie. Je n'ay pas crû devoir y parler de la nature du mal ny des causes qui l'ont produit; parce qu'il n'étoit pas prudent de se determiner sur une matiere si cachée, avant d'en avoir expliqué tous les Symptomes, tant essentiels, qu'accidentels, ce qui seroit d'une trop longue discussion. Je me contente de dire ce que j'ay vû & ce que j'ay fait; afin que les Medecins ayent la liberté d'y faire leurs Reflexions; & que les personnes qui craignent le mal, ou qui en sont attaquées, puissent y trouver quelque Remede. Je suis avec toute l'estime possible,

MONSIEUR,

Votre très-Humble &
très-Obeissant Serviteur
DEIDIER.

A Marseille, ce 15. Janvier 1721.

Reponse de Mr. Maugue, Conseiller du Roy, Medecin des Armées de sa Majesté, & Premier Medecin de l'Hôpital de Strasbourg.

A Monsieur Deidier.

MONSIEUR,

J'ay reçu les deux Lettres, que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, du 15. & du 20. Janvier.

J'ay été autant satisfait de la premiere, que je l'ay été peu de l'imprimé que contenoit la seconde. J'ay trouvé dans vôtre Lettre des principes bien établis, des observations curieuses, & de consequence bien tirées au lieu que dans la Brochure, je ne trouve que des opinions hazardées, & mal prouvées. L'Auteur attribue à vos Ecoles la pretendue erreur sur l'idée formée, qu'il n'y avoit jamais eu de Peste dans la nature. Je pense qu'il vous auroit mieux compris

7

s'il avoit dit que vous ne reconnoissez point d'autre *Seminum Pestis*. Que l'alteration du sang, par les causes que vous rapportez dans votre sçavante Lettre : & qu'il auroit parlé plus sincerement, s'il avoit avoué qu'il ne le comprenoit pas lui-même. Que s'il l'a compris, le donnant comme il fait pour nouveauté, quoy qu'elle ne soit pas de son invention, il devoit tacher de nous donner une idée, de la nature de cette Pestiférée semence. Car de nous payer simplement d'un mot D'annalogie avec la petite Verole, dont on ne disconvient pas, sans nous avoir fourni quelque decouverte, sur la nature de la semence de la petite Verole ; c'est expliquer *Obscurum per Obscurius*, & vouloir nous faire connoître une chose par une autre, qui est aussi peu connue.

Il la Compareroit legerement à la petite Verole, s'il n'y trouvoit d'autre Annalogie, que celle qu'il rapporte que l'une & l'autre n'attaquent communement qu'une fois. Je ne sçay ou l'auteur a trouvé cette remarque. Comment pourroit-on la verifier : si cette maladie, comme il le rapporte, n'arrive que rarement, & une fois en un siecle elle ne retrouvera plus les mêmes sujets. L'Auteur nous doit une carte de la route que tient son *Seminum pestis* pendant un si long espace de tems. Je ne doute pas qu'il ne le remette à la suite de quelque comete. Comme cette Lettre, Monsieur, ne contient aucune autre particularité, je la laisse pour reprendre la vôtre, & pour vous dire, que j'ay toujours pensé que la Contagion n'étoit à craindre, que pour ceux qui avoient respiré pendant long tems le même air, qui avoient été nourris des mêmes Aliments, & qui avoient été agités des mêmes passions, que ceux des Provinces attaquées : que le sang n'étoit pas en si peu de tems susceptible d'un si grand changement qu'il étoit neccessaire qu'il fût mené de plus loin, & que si ce venin avoit tant d'activité, il attaqueroit indifferemment tout le monde, ce que vous, & vos confreres sortis en bonne santé, pouvez verifier de faux.

Le sentiment d'Hypocrate sur les maladies Epidémiques y est très-conforme, lors qu'il parle des dissenteries Epidémiques, *ap. 11. sect. 3. si hyems juxta frigidior & siccior extiterit, ver autem pluviosum, & austrinum, cessare futuras dysenterias.* Les auteurs sont remplis de pareilles observations lorsqu'ils parlent des tems qui ont précédé la peste.

On dira qu'il ne faut qu'une amorce, pour allumer un Magasin de poudre, il est vrai; mais c'est de la poudre déjà allumée. Si au contraire on l'ajoutoit sans l'avoir allumée, elle ne feroit aucun effet, encore moins si elle étoit jetée sur une matière qui ne fût pas combustible. Il faudroit donc supposer dans le Corps, un sang déjà altéré, au point de pouvoir être allumé, par une étincelle de Semence de peste, c'est à dire qu'il faudroit supposer la Peste dans le corps, avant l'arrivée du paquet pestiféré. Resteroit à prouver comment il pourroit donner le branle à toute la masse, & comment ce Sang ainsi disposé, pourroit se remettre sans les éruptions qui le puisent, si le Boute-feu n'arrivoit pas; puis-que c'est à la faveur de ce Levain, que le sang entre dans cette effervescence critique. J'ajouteray que si un paquet apporté d'un lieu pestiféré, pouvoit pendant trente années cacher & conserver ce poison dans son sein, ainsi qu'on le rapporte dans l'Histoire fabuleuse de la peste, qui ravagea la Ville de Basse, il y a au tour de 60. ans; comment après cela, pourroit-on espérer qu'une ville qui en est déjà attaquée pourroit en être délivrée autrement; que par la mort de tous les habitants, qui porteroient dans leur sein, l'Air pestiféré, qu'ils auroient respiré; & en brûlant la malheureuse Ville & tous les Meubles, crainte qu'à tout moment, ils ne laissent échapper des particules pestiférées, qu'ils auroient reçu dans leurs pores, pour renouveler la maladie: l'expérience prouve pourtant le contraire.

Quoy qu'on ne puisse pas douter, qu'il n'y ait des fièvres malignes, comme des pestes, qui dependent de la dissolution de la masse du sang, les symptomes qui caractérisent

la maladie

la maladie de Marseille, me font penser comme vous, qu'elle dépend de son épaisissement, & que les fondants, ménagés par une personne aussi expérimentée, en sont les véritables Remèdes.

Si vous ne me marquez, Monsieur, que les saignées ne vous ont pas réussi, je croirois que la dureté du pouls les indiqueroit faites libéralement & sans contrainte, & qu'elles prévieroient l'inflammation des viscères, que vous supposez avec raison, faite par un arrêt du sang; nul Remède, comme vous sçavez n'étant plus propre à le remettre dans son cours ordinaire.

J'avoue que la mort qui en suivit de près quelques uns & la prévention contre ce remède genent tellement le Médecin, qu'il ne s'y détermine qu'avec peine, pour ne pas encourir le blâme, qu'on ne manque pas de luy imputer & au Remède.

Vous m'avez fait trop de grace de me communiquer votre sçavante Lettre, pour me priver dans la suite de vos remarques, & de quelques nouvelles de ce qui se passe dans le reste de la Provence, dont vous devez être bien informé.

J'ay accordé à l'université de Strasbourg, la lecture de votre lettre, si elle produit quelques réflexions de leur part je vous les communiqueray. J'ay l'honneur d'être très parfaitement,

MONSIEUR,

Votre très-Humble &
très-Obeissant Serviteur
MAUGUE.

A Strasbourg, le 7 Fevrier 1721.

*Lettre de Mr. Montresse, Docteur en Medecine,
aggregé en l'Université de Valence,*

*Ecritte à Mr. Deidier Professeur en Medecine, de
l'Université de Montpellier.*

MONSIEUR,

Vous trouverez cy joint un exemplaire imprimé de votre Lettre du 23. Novembre & des quatre Observations que vous avez bien voulu me communiquer. J'ay cru

devoir les rendre publiques, parceque je ne doute pas qu'elles ne soient bien reçues, étant faites avec la solidité des raisonnemens & la précision qui vous sont ordinaires; je crois qu'elles seront d'une grande utilité dans la pratique. Vous y établissés Mr. par des preuves convaincantes que la cause prochaine de cette maladie consiste dans des arrêts de Sang; & quoy qu'il soit impossible de pouvoir découvrir la nature des premières causes, on doit croire qu'elles agissent, en épaississant le Sang, & le coagulant ce que vous prouvés par des bonnes expériences, & de fortes raisons. Mais permettez-moy de vous proposer, Monsieur quelques difficultés qu'il me semble qu'en certains cas on ne sauroit douter de cette coagulation; mais qu'en d'autres, on ne peut recourir qu'à une dissolution des humeurs; comme dans les délires, phrenétiques avec un pouls plein, élevé la face rouge, &c. comment expliquer les Diarrhées Colliquatives, qui sont arrivées à certains malades, & qui leur ont été funestes; les Hemorragies, qu'il n'a pas été possible d'arrêter, tantôt par l'Uterus, par l'Anus & par les Urines; les Taches Pourprées qui paroissent souvent au malade: tous ces Accidens & plusieurs autres que je pourrois rapporter, ne semblent-ils pas prouver évidemment une dissolution dans les humeurs, & que les Globules du Sang, étant écharpis & dissous par des Corpuscules tranchants, incisifs & comme corrosifs, ont été si atténus, qu'ils sont rendus propres à se separer avec l'urine, dans les conduits urineux, à s'unir au ferment intestinal, & enfin à se separer dans les Glandes Miliaries, & se mêler avec le Corps Muqueux: pourroit-on pas rapporter à un Sang dissout dans les principes, mais épaissi par l'évaporation de ses parties volatiles & aqueuses, les arrêts de sang qui se forment, tant dans les parties externes, que dans les internes, sans avoir recours à la coagulation des humeurs, il semble que la pratique favorise ce sentiment, puisque, comme vous le remarqués, Monsieur, très-à-propos dans la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, les malades ne se trouvoient pas mieux, lorsqu'on pouvoit trop par les sueurs, apparemment on ne peut faire par là qu'avancer les inflammations.

11

tions dans les parties internes , & procurer plutôt la mort. Cette eau de poulet émulsionnée , que vous avez donné si à propos à la malade , qui fait le sujet de votre quatrième Observation , & qui a aidé à l'évacuation de ses Menstruës , en calmant le trop grand mouvement de son Sang , ne semble-t'elle pas prouver que les Remedes delayants & rafraîchissants peuvent être en certains cas, les plus efficaces. Il me reste encore , Monsieur , une autre difficulté sur la Saignée ; c'est qu'il semble qu'on en pousse la prévention un peu trop loin , & comment détourner le cours de toutes ces inflammations gangréneuses , qui menacent le dedans & le dehors du Corps , si on ne peut pas recourir à ce Remede , qui est cependant celui qui nous réussit le mieux dans les autres maladies , & comment aussi aider à l'éruption des Bubons & Charbons, dans les Corps Plethoriques, sans ce secours.

Voilà en peu de mots , Monsieur , quelques difficultés sur lesquelles je vous seray très-obligé , en quelques moments de votre loisir , de vouloir bien m'éclaircir. J'ay l'honneur d'être avec tout le respect possible ,

MONSIEUR,

Votre très-Humble &
très Obeissant Serviteur

MONTRESSE.

A Valence, le 5. Janvier 1721.

*Reponse de Monsieur Deidier ,
A Monsieur Montresse.*

MONSIEUR,

J'ay été agreablement surpris , de recevoir par la poste , un exemplaire imprimé de la lettre du 23. Novembre, & des quatre observations que vous m'aviez demandé , vous leur avez fait trop d'honneur de les rendre publiques. Je

vôtre estime, & je voudrois bien, en revanche, pouvoir vous satisfaire sur les difficultez, que vous me faites l'honneur de me proposer; j'aurois tâché de les prevenir, si vous me les aviez communiquées, avant l'impression de ma lettre.

Vous dites, Monsieur, qu'il est certains cas dans la maladie de Marseille, où on doit recourir à une dissolution des humeurs, sur tout dans les delires phrenetiques, avec un pouls plein, élevé, la face rouge, &c. Ces symptomes se doivent deduire, à mon avis, de ce que le cours du sang étant irregulier, les arteres sont fort distendues, elles battent ruddement, avec force, & inégalement dans les différentes parties embourbées; ainsi lorsque les extremittez capillaires des Vaisseaux sanguins du Cerveau se trouveront bouchées par un sang trop épais, celui cy se portant avec rapidité dans les Vaisseaux libres, excitera les battemens irreguliers des fibres nerveuses, de la maniere qu'il le faut pour produire le delire phrenetique.

Les diarrhéés colliquatives, les hemorrhagies, les pertes de sang & autres symptomes de cette nature, ne me paroissent pas être des preuves évidentes, d'un sang charpi & dissout par les corpuscules corrosifs que vous supposez; puisque le même sang épais & arrêté dans les capillaires du tissu des Boyaux, de la matrice, ou de la membrane pituitaire peut donner occasion au dechirement des Vaisseaux sanguins; les Taches pourprées de la peau, marquent cet arrêt du sang dans les Vaisseaux capillaires, sans qu'il soit necessaire de supposer que les globules de celiquide rouge, se soient mêlez aux corps muqueux; les Urines sanglantes ne supposent pas non plus, que ces globules se soient separez par les conduits urinaux des reins je croirois plustôt qu'il s'est fait des arrêts de Sang dans le tissu des reins, des ureteres, ou de la vessie; en consequence desquels, les vaisseaux se rompent & le sang se mêle avec l'urine.

Je ne comprends pas bien, monsieur, comment vous voudriez qu'un Sang dissout dans ses principes, & épaissi par l'evaporation de ses parties volatiles & acqueuses, peut produire les arrêts de sang, qui se forment en différentes parties

13

ment de sang, & leurs parties seroient tout-à fait desséchées. Lorsque je vous ay dit dans ma precedente, que le sang étoit quelque fois épuisé de ferositez, par le flux d'urine qui avoit precedé la maladie, je voulois indiquer un autre signe de coagulation, à peu près comme il arrive au Lait, qui laisse échapper la serosité, dès qu'il commence à se coaguler.

Il est vray que les malades se trouvoient plus mal, lorsqu'on pouffoit trop par les sueurs, mais ce n'est pas tant, parceque le sang se dessèche, que parceque les sudorifiques violents troublent & derangent son cours, au lieu que les sueurs venant d'elles-mêmes, & étant soutenuës par des legers sudorifiques sont souvent critiques & salutaires en ce que desemplissant les Vaisseaux, elles retablissent le cours naturel du sang, qui peut ensuite par luy même emporter les obstacles des vaisseaux capillaires embourbez.

Si je me suis servi quelque fois avec succez, de l'eau de poulet émulsionnée, ce n'est pas tant eu egard à la constitution du sang, que pour obvier aux symptomes les plus pressans; vous sçavez, Monsieur, qu'il faut souvent abandonner la cause prochaine, pour s'attacher aux accidents, lorsqu'ils peuvent avoir des suites funestes.

Quand à la prevention publique contre la saignée, je vous avoüe, Monsieur, qu'elle est tres-mal fondée dans bien des occasions, mais on peut dire en general, qu'elle ne sçauroit convenir icy, quand à la cause prochaine, puisque les arrêts du sang, ne sont pas dans cette maladie, comme dans la plupart des autres, accompagnés d'un grand engorgement, & qu'ils sont bien-tôt suivis de cangrene, pour laquelle la saignée ne convient ordinairement pas; ainsi j'ay crû pouvoir avancer, que les mauvais succez des saignées, étoient une des preuves de la coagulation du sang, dans les vaisseaux capillaires des parties attaquées. Je finis, Monsieur, en vous priant de remarquer, que lorsque cette coagulation produit un arrêt de sang universel, ou dans le tissu de quelque viscere essentiel à la vie le malade perit bien-tôt; au lieu que l'arrêt n'arrivant que dans quelque partie, comme dans le tissu de la peau, aux glandes des aines, ou des aisselles, les principaux viscères étant li-

14.

cessive: parce que le cœur, & les p^{ou}mons poussent le sang avec violence vers les parties affectées; ce qui peut les engorger davantage, ou les dégager. Que si ces arrêts de sang vers les parties extérieures, se font avec peu ou point de fièvre le malade ne court aucun risque, il peut vaquer à ses affaires c'est alors une maladie purement chirurgicale, qu'on appelle peste coulante, lorsque les éruptions salutaires tournent en suppuration. Je suis avec toute l'estime possible,

MONSIEUR

V^{otre} très-Humble &
très-Obeissant Serviteur

DEIDIER.

A Marseille le 14. Janvier 1721.

*Lettre à Monsieur Deidier, au sujet de la Peste du
Martiques;*

*Par Monsieur Fabre, Medecin des Infirmeries de la
même Ville.*

MONSIEUR.

J'E n'aurois pas différé jusqu'icy, à vous remercier de votre obligeante Lettre, si je n'eusse voulu joindre à ma Réponse quelques unes des Observations que j'ay fait sur la maladie qui court. Je vous prie de vouloir bien me dire votre sentiment, sur les trois que je vous envoie, en attendant que les autres soient en ordre, pour vous les faire tenir. J'attends les vôtres avec impatience, j'espère qu'elles me développeront ce qui m'a été caché jusqu'icy.

Je n'ay pas prétendu fixer mes idées, touchant la cause de la maladie, par le passage de Villis que je citois dans l'autre Lettre; mais seulement établir quelques unes des marques, auxquelles on peut reconnoître ce mal. Je crois, en effet, que le dérangement des premières voyes en est la cause. & je suis persuadé, que ces voyes

15

peste doit être traitée comme la petite Verole, par rapport aux Remedes internes.

La maladie calme dans nôtre Ville par les Soins de nos Magistrats. Ces Messieurs ont répondu à vôtre Lettre ; Ils vous prient de leur procurer deux Chirurgiens, nous en avons déjà perdu huit, & nous en sommes dans un besoin pressant.

Faites moy la grace de me donner quelques avis touchant la maladie : j'en auray une réconnoissance éternelle, n'ayant rien tant à cœur, que de vous témoigner l'attachement respectueux, avec lequel j'ay l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Vôtre très-Humble &
très Obeissant Serviteur

FABRE.

Des Infirmeries du Martigues ce 23. Janvier 1721.

O B S E R V A T I O N S

Sur la Maladie du Martigues.

LE 13. Decembre, la nommée Catherine Berarde, du Quartier de Jonquiere, enceinte de huit mois, fut emmenée à nos Infirmeries. Elle avoit un Bubon à l'Aine, le Pouls tremblant & inégal, & la Langue extrêmement noire : j'employay d'abord les Emollients, pour appliquer sur le Bubon, & je luy fis prendre une Porion Cardiaque, je trouvay le lendemain ses forces un peu réparées, Mais la Diarrhée étant survenue, je tentay inutilement le Diafordium, pour en prevenir les suites : la malade mourut quelques heures après.

Quoyque je n'eûs aucun doute que l'enfant, dont elle étoit enceinte n'eût péri avec elle, & qu'on tenteroit en vain l'operation césarienne, je voulus me servir de ce pretexte pour surmonter les difficultés que le Chirurgien auroit pu opposer à l'ouverture du cadavre: il l'entreprit donc: l'enfant fut tiré mort & tout livide, & ayant ensuite fait mettre les Visceres à decouvert, je trouvay l'Epiploon comme gangrené ; les Boyaux étoient noirs & molasses, & l'

16

vir, étoit comme enduit en dedans d'une matiere verdâtre : j'y trouvay cinq ou six vers, d'une grosseur mediocre, roulés les uns sur les autres, en forme de peloton. Je compris donc par là, que les indigestions n'avoient pas peu de part à cette maladie; que les dépôts qui se faisoient sur les Visceres, étoient ce qui precipitoit le plus les malades, & qu'il étoit à propos de donner quelque contre-vers. C'est pour cela que j'ajoutay ensuite aux Cordiaux ordinaires, un peu d'Opiate *Salomon*, & quelques gouttes de suc de Limon, ce qui m'a assés bien réussi.

J'ajouteray à cela qu'il me vint un autre malade de la même espece, sa langue étoit fort chargée, & son estomach extrêmement plein : cette plénitude se manifestoit par les frequents renvois, par le hoquet même : je luy fis prendre une Pissanne laxative, qui luy fit pousser une quantité de matieres de differente couleur, c'est à dire mêlées de noir, de blanc, de verdâtre; preuve manifeste que les mauvaises coctions ont beaucoup de part à cette maladie; il y a apparence que dans ce cas là, les ferments digestifs n'avoient pas suffisamment penetré les Aliments, pour en faire une coction louable, & pour occasioner la separation des matieres chyleuses : d'avec les fécales : je crois comme vous, que les Marchandises venues de Baruch & de Seide, n'ont pas porté la Peste en Provence, il suffit en Medecine de reconnoître dans ceux qui en ont été attaqués, un levain de pourriture occasioné par la mauvaise nourriture d'une populace affamée, par la cherté des Dentrées : aussi voyons nous que cette maladie n'attaque presque que les pauvres. Je crois donc après cela, que le meilleur preservatif, c'est de vivre sobriement & de ne manger que d'aliments de bon suc. Je ne sçay si les Cauteres n'auroient pas leur usage; voicy un fait qui pourroit le faire penser.

Le 16. Novembre le nommé Charabot, matelot, vint à nos Infirmeries, pour y servir son enfant attaqué du mal contagieux. Il eut luy-même dix jours après, un Bubon à l'Aine, avec une petite Fievre & une legere douleur de tête. Je fis mettre des mollients sur le Bubon : le lendemain je trouvay en même tems le Bubon fort diminué, & le malade sans Fievre ny douleur de tête : deux jours après le Bubon disparu entierement, sans suppuration & sans aucun fâcheux accident. Je m'aperçus en visitant le malade, que sa chemise étoit chargée de pus, & je vis qu'il avoit un écoulement par la verge. Il n'y avoit pourtant rien de venerien dans sa cause : cet écoulement luy venoit d'un ulcere à la Vescie. Le malade jouit d'une parfaite santé, depuis plus de deux mois : ce qui me porte à croire, que des personnes qui auroient des cauterres ou des ulceres, par où les mauvaises humeurs pussent s'écouler, en deviendroient moins sujet au mal contagieux, ou pour le moins qu'ils en seroient moins mal-traités, lorsqu'ils en seroient attaqués.



